

Hosanna... A mort, crucifie-le...

A Aix-les-Bains, pas très loin d'ici, la station thermale proposa pour la première fois en France une thérapie particulière nommée douche écossaise. Il s'agissait de faire passer très rapidement le patient d'une douche très chaude à une douche glaciale qui, disait son promoteur, lui faisait l'effet merveilleux d'une pluie abondante et bienfaisante.

J'imagine que nos voisins savoyards ne pratiquent plus cette hydrothérapie, mais la liturgie de ce dimanche des Rameaux nous fait passer en quelques instants du chaud au froid. Le chaud de cette entrée triomphale dans Jérusalem avec ceux qui applaudissent Jésus en chantant avec allégresse Hosanna, comme nous l'avons fait au début de notre liturgie. Et puis le froid glacial de ceux qui sifflent et crient « à mort, crucifie-le ». Si la police avait bénéficié de caméras de vidéo-surveillance, elle se serait peut-être aperçue que certains de ces visages étaient les mêmes et qu'il y en a qui passent vraiment rapidement du sourire lumineux à la grimace menaçante. Celui qui suit la foule n'ira jamais plus loin que la foule qu'il suit. « *La preuve du pire, c'est la foule* » disait déjà dans l'antiquité le philosophe Sénèque. La foule ne réfléchit pas, elle applaudit ou elle lynche.

Il y a donc ceux qui crient et puis il y a aussi ceux qui se taisent. Ceux-là sont les plus terribles en réalité. Parce que des excités, on en trouvera toujours et on peut toujours finir par les isoler. C'est ce que font les compagnies aériennes avec les passagers trop remuants. Mais tous ceux qui ne font rien permettent que de terribles choses puissent se faire. Je ne peux m'empêcher de penser toujours à ce propos du pasteur opposant au nazisme *Martin Niemöller* à l'époque de la seconde guerre mondiale. Il confiait : « Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste et je n'avais guère de sympathie pour eux. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit non plus, je n'avais pas de sympathie pour les gens de gauche. Quand ils sont venus chercher les juifs, je n'ai pas protesté, il se trouvait que je n'avais aucun ami juif. Quand ils sont venus chercher les catholiques, je n'ai pas protesté, mon Eglise n'était pas en bons termes avec les catholiques. Puis ils sont venus me chercher... Et alors il ne restait personne pour protester

Et nous ? Qu'aurions-nous fait dans cette foule ?

Notre réponse, j'imagine que nous la tenons à la main ou posée sur notre banc. Et nous l'emporterons chez nous. Ce sont ces rameaux. Ils se veulent signes d'une réponse forte d'attachement au Christ. Ils ne seront pas forcément une garantie contre le court-circuit et la foudre dans votre maison, ils ne feront pas forcément obtenir une mention au bac à votre

cousin ou à votre petit-fils, ils n'empêcheront pas non plus votre chat de fuguer. Mais ils rappelleront notre désir d'accueillir avec fidélité et persévérance ce Jésus qui a eu de bien étonnantes paroles.

Légitimement, au jour de son entrée à Jérusalem sous les « viva » de la foule qui jette les manteaux pour faire un tapis et agite une forêt de rameaux, Jésus aurait pu dire : C'est bien, mes amis. Vous êtes venus nombreux. Vous avez fait le bon choix. Alors, aimez-moi. Aimez-moi comme je vous ai aimés, comme je vous aime. Ma campagne électorale a bien fonctionné. Et la foule aurait hurlé d'enthousiasme comme le font les plus jeunes pour leurs idoles préférées : mais oui, Jésus, nous t'aimons. Nous avons compris combien nous t'aimons. Cela aurait été un scénario aussi logique que légitime, raisonnable que cohérent.

Mais voilà Jésus n'a pas dit « aimez-moi ».

Il a dit « aimez-vous les uns les autres », et il a ajouté « comme je vous ai aimés ».

Et cet amour, il va le manifester jusqu'à l'extrême. Jusqu'à donner sa vie en subissant l'un des supplices les plus cruels et absurdes que les humains – qui ne manquent pas d'imagination dans ce domaine – ont inventé. La croix.

Il va nous dire qu'il nous croit capable aussi de cette intensité, de cette incandescence. Ne pas aimer à moitié, nous sommes capables de la totalité.

Puis-je vous proposer une petite histoire pour illustrer cela ?

Dans un pays lointain, quelque part et à une certaine époque, tous les enfants naissaient avec une graine d'amour, qui ne pouvait germer que dans leur cœur.

Ce qu'il faut savoir, c'est que cette graine avait une particularité... très originale, en ce sens qu'elle était constituée de deux moitiés de graines.

Une moitié de graine d'amour devait germer pour soi et l'autre moitié de graine d'amour pour autrui. Vous allez tout de suite me dire : "Ce n'est pas une juste proportion, ça ne peut pas marcher ! Une moitié pour soi, d'accord, car il faut s'aimer. Si on ne s'aime pas on ne peut pas aimer les autres. Mais une seule moitié de graine d'amour pour les autres, pour tous les autres, ah non alors ! Comprenons. Cela va bien au début de la vie, quand un enfant n'a pas beaucoup de personnes à aimer, seulement sa mère, son père, un, deux, trois ou quatre grands-parents... Mais plus tard, vous imaginez, plus tard, quand devenu adulte chacun est susceptible d'aimer un très grand nombre de personnes, et seulement avec une demi graine. Une seule moitié de graine d'amour à partager entre tant d'amours... Cela est invivable !".

Oui, mais il en allait ainsi dans ce pays ! Et d'ailleurs, ceux qui savaient laisser germer et laisser fleurir chacune de leurs moitiés de graine d'amour, avec intensité, avec passion, avec enthousiasme, ceux-là découvraient en grandissant qu'ils pouvaient à la fois s'aimer et aimer les autres, aimer et se laisser aimer.

Mais il y en avait aussi qui ne développaient qu'une moitié de graine. Ceux qui s'aimaient trop, au point d'user leur miroir le matin en se levant, les narcisses qui plongeaient si souvent dans leur propre reflet. Et puis il y avait aussi, au contraire, des personnes plus généreuses qui ne savaient aimer que les autres. Il y en avait encore qui aimaient une personne avec passion mais qui ne savaient aimer que cette seule personne au monde et même certains qui n'aimaient que leur chat ou leur chien, et ceux-là étaient assez malheureux parce que ces animaux ne vivaient pas très longtemps. Alors tous ceux-là qui ne développaient qu'une moitié de graine, ceux-là avaient donc des mi-graines qui durcissaient, qui durcissaient tellement leur cœur... que parfois leur tête éclatait de douleur. C'est normal, direz-vous avec une migraine.

Ah ! Vivre seulement avec une mi-graine d'amour, cela doit être terrible ! D'autant plus qu'il n'y a aucun remède à ces migraines et qu'elles sont susceptibles de durer des années. Ainsi se termine ce petit conte des maux de tête qui sont surtout des maux de cœur...

Le Christ nous invite à une autre plénitude. Il se donne à voir mais pas sur le podium des vainqueurs. Les acclamations de la fête des Rameaux se sont tues très vite. Est resté l'amour absolu, le don total. Jésus le Christ donne tout, tout. Il ne marche pas vers le triomphe d'un pouvoir royal qui semblait pourtant s'offrir à lui. Il s'arrête en pleine course pour prendre notre humanité là où elle en est, dans ses chutes et ses contradictions, ses cris et ses peurs. Il donne tout. Cela s'appelle l'amour. Alors oui, ne retenons de tout cela que ce tout petit mot : l'amour.

Dieu croit en nous, il ne fait pas que le dire, il nous le montre, il vient nous attendre et nous dire « Je serai toujours là pour toi, c'est pour toi que je donne tout ». Alors oui, je le crois pour chacune et pour chacun. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.